

Documentaire

«Sans frapper», au cœur des violences sexuelles

Article réservé aux abonnés



Brut et quasi pédagogique, le film d'Alexe Poukine confronte le témoignage cru d'une victime de viol au ressenti et aux expériences personnelles des comédiens qui le récitent.



Le lâcher-prise des comédiens impressionne. (CVB. Alter Ego Production)

par [Virginie Ballet](#)

publié le 9 mars 2022 à 0h04

Ses mots servent de fil conducteur au documentaire. Quand elle avait 19 ans, qu'elle était encore vierge, Ada Leiris a été violée. Trois fois, par le même homme. Cet homme, elle le connaissait : il avait été le petit ami de sa colocataire. Son histoire, la jeune femme la raconte dans un texte cru, violent, à l'image de ce qu'elle a vécu. Dans ce documentaire sans fioriture, à la mise en scène très brute, une douzaine de comédiens s'approprient les mots d'Ada, face caméra, dans l'intimité d'un salon ou d'une chambre. A leur tour, en son nom, ils lisent ce texte qui dit la sidération qui s'est emparée d'elle quand le jeune homme l'a déshabillée, sans qu'elle ait véritablement eu le temps de comprendre. La dissociation de son corps, qui la conduit à fixer le plafond, à «*hurler à l'intérieur*», tandis qu'il «*cogne dans l'os comme un dératé*». L'incompréhension, la honte, la culpabilité. La haine, aussi. L'accueil froid au commissariat, le risque de «*parole contre parole*» brandi chez l'avocat. Les mots

d'Ada disent tout des mécanismes pervers qui enferment les victimes de viols dans le silence, de leur difficulté à « vivre, oublier, en essayant de s'accrocher » à tout ce qu'elles peuvent ensuite.

Outre la force de ce témoignage, la véritable prouesse du film réside dans le lâcher-prise des comédiens. Abandonnant chacun à leur tour le texte qui les réunit, ils livrent leur ressenti, voire leur jugement, face au récit d'Ada. Là, transparaît le regard que la société porte sur les victimes de viol : « *Pourquoi est-elle retournée le voir ? Est-ce qu'elle n'a pas voulu ce truc ?* »

Surgissent aussi des récits très personnels, de celles et ceux qui ont aussi vécu des violences sexuelles. Et de ceux qui en ont commis. À propos des préjugés sur les violeurs, l'un d'eux lance : « *C'est comme si on avait construit quelque chose de monstrueux. Comme ça, le violeur, c'est personne.* »

Ce film rappelle que c'est au contraire un peu tout le monde : neuf fois sur dix, la victime connaît son agresseur. Avec ce cœur de voix entremêlées, inextricables, Alexe Poukine livre un outil presque pédagogique pour faire évoluer notre regard collectif sur ce crime, dont 65 000 femmes se sont déclarées victime en 2018 en France. Quand elle s'est enfin sentie écoutée, Ada, elle, a pensé : « *Il y a donc un nous. Je ne suis ni folle ni seule.* »